

## II

### Ce qu'en disait Anastabotte (LA VOIX D'UNE GRAND-MERE)

#### 1

Ursule, ma fille, a beaucoup de qualités. Par exemple, elle est courageuse et volontaire. Mais elle a un gros défaut : elle est dotée d'un caractère épouvantable. Toute petite déjà, c'était une vraie tête de lard, soupe au lait, obstinée, solitaire. Ne me dites pas que c'est parce qu'elle est sorcière. Les sorcières sont comme les autres : il y a parmi elles de joyeux tempéraments et de mauvaises têtes. Ma fille se range parmi les mauvaises têtes. Je l'aime beaucoup mais c'est ainsi.

J'ai moi-même un caractère assez fort mais j'ai mes raisons. Ma vie n'a pas été facile. J'ai vécu la guerre, j'ai perdu mon mari et j'ai beaucoup travaillé pour élever Ursule. Il a fallu que je sache me défendre pour survivre et pour protéger ma fille. Mais je reconnais que mes efforts ont été récompensés par de grandes joies. Parmi elles la naissance de ma petite-fille, Verte, que je classe dans les vrais bonheurs de mon existence.

Verte, voilà bien une idée d'Ursule ! Elle aurait pu l'appeler Lucie, Marine ou Laura. Mais non, il a fallu qu'elle fasse la maligne. D'abord elle a quitté son père, un brave garçon qui s'appelait Germain. Ou plutôt Gilbert. À moins que ce ne soit Gérard, je ne sais plus. Un type charmant en tout cas, avec lequel je m'entendais à merveille. Ensuite elle a donné à cette pauvre gamine un prénom impossible. Heureusement que Verte est une petite fille formidable qui a réussi à rendre son prénom sympathique... Parce que, pour se lancer dans la vie, ce n'est pas un cadeau, j'en sais quelque chose. Encore aujourd'hui je regrette que ma mère ne m'ait pas nommée Germaine ou Simone, plutôt que de m'affubler d'un prénom absurde. Anastabotte, je vous demande un peu ! Imaginez un jeune homme amoureux qui chante sous vos fenêtres une chanson composée en votre honneur. Avec quoi fait-il rimer Anastabotte ? Avec botte ? hotte ? chipote ? Quoi qu'il fasse, le résultat sera ridicule. Voilà pourquoi aucun jeune homme n'a jamais chanté sous mes fenêtres. J'en

suis désolée. Mais je ne vais pas changer de prénom. Je n'ai plus l'âge des aubades.

J'ai toujours adoré cette petite Verte, une enfant gentille, polie, jolie et paisible. Je ne dis pas que sa mère ne l'aime pas. La vérité est qu'Ursule aime beaucoup sa fille. Mais elle n'a aucune patience. Elle s'est mis dans la tête de faire de Verte une grande sorcière. Quand sa gamine était encore tout bébé, elle guettait déjà les signes de sorcellerie au-dessus du berceau. Au fur et à mesure des années, les choses ont empiré. Elle observait longuement sa fille qui jouait sagement près de nous puis elle me regardait avec une mine consternée :

— Ma pauvre Maman, tu ne trouves pas que Verte est terriblement banale ?

— Comment oses-tu dire ça de ta fille ? Regarde comme elle est éveillée ! Regarde comme elle joue bien !

Ursule secouait la tête avec découragement.

— Je me fiche pas mal qu'elle joue. Tu sais bien ce que je veux dire. Il faut absolument que Verte devienne une très bonne sorcière et elle n'en prend pas le chemin.

— Il faut, il faut... Il ne faut rien du tout, ma pauvre fille. Verte fera ce qu'elle voudra et...

À ce stade de la discussion, en général, nous nous disputions comme deux chiffonnières. Ce cirque a duré dix ans. Ursule est devenue de plus en plus nerveuse. Et pendant ce temps Verte a grandi. Ce qui devait arriver est arrivé : elle a commencé à poser des questions à sa mère et à hausser le ton quand elle n'était pas d'accord avec elle.

Désormais, chaque fois que j'appelais Ursule au téléphone, je devais l'écouter se plaindre de sa fille. Et me taire. Quand elle entendait ma voix, on aurait dit qu'elle rêvait de me raccrocher au nez.

Un jour, j'en ai eu assez de ses récriminations. J'ai élevé la voix et je lui ai proposé de m'occuper moi-même de sa fille. À ma grande surprise, elle a accepté. Il faut dire qu'en matière de sorcellerie, j'ai fait mes preuves. Voilà comment un mercredi matin, j'ai sonné à leur porte pour emmener ma petite Verte passer le mercredi avec moi.

Je m'étais habillée pour la circonstance. J'avais demandé conseil à Mme Arsène, ma meilleure amie. Après avoir longuement hésité, nous avons choisi dans mon placard un ensemble de velours rouge et une ceinture en peau de varan. J'en avais secoué la poussière et je l'avais mis avec beaucoup d'émotion. C'était la robe que je portais le jour de mon mariage avec Gervais, le père d'Ursule. Je la contemplais avec une immense nostalgie quand Mme Arsène a remarqué gentiment :

— Ah ben ça, madame Anastabotte, on peut dire que vous l'avez bien aimé, votre mari !

Tant de souvenirs... Les larmes me sont venues aux yeux et je me suis assise un instant pour me remettre. Je n'ai plus l'âge de cacher mon chagrin.

— Eh oui, madame Arsène, nous nous entendions si bien tous les deux...

— Quel malheur qu'il soit mort si jeune en vous laissant avec votre petite fille !

— Mais quelle chance pour moi de l'avoir connu et de l'avoir aimé, ai-je dit.

En prononçant ces mots, j'ai retrouvé ma sérénité. Après tout, quel plus grand bonheur que d'avoir épousé celui que j'aimais ? Voilà ce que me rappelait cette robe.

Je redoutais qu'elle soit devenue trop petite après toutes ces années. Mais pas du tout. Elle a glissé sur moi et s'est adaptée comme si je l'avais mise la veille. Il me semble que cette robe était contente de me retrouver, elle aussi. Pour lui faire honneur, je me suis largement maquillée et je suis partie chercher ma petite-fille.

## 2

Verte m'a ouvert la porte de l'appartement. Elle était vêtue et coiffée. Son visage lisse évoquait la fraîcheur ravissante du printemps. Ursule, elle, évoquait plutôt les rigueurs de l'hiver. Visiblement je la sortais du lit. Hirsute, enroulée dans sa vieille robe de chambre, les traits tirés par la fatigue, elle semblait de fort méchante humeur. Il est vrai qu'elle n'a

jamais aimé se lever. Tandis que je lui versais une tasse de café, elle m'a inspectée de la tête aux pieds. J'ai vu une expression d'horreur incrédule se dessiner sur son visage. Elle n'aimait pas ma robe, c'est clair. Ursule et moi n'avons jamais eu les mêmes goûts en matière de vêtements. Pour l'amadouer, je lui aurais bien raconté l'histoire sentimentale de ma robe rouge. Mais l'heure n'était pas aux confidences. Sitôt mon café avalé, nous avons donc filé, moi de ma démarche majestueuse et Verte trotinant sur mes talons.

En fermant la porte derrière moi et tandis qu'Ursule grommelait de vagues « bonne journée », je me sentais l'âme d'un agent double. Car je ne comptais pas infliger à ma pauvre Verte des leçons de sorcellerie obligatoires. Après tout, elle ne m'avait rien demandé, la pauvre gamine. J'entendais simplement lui expliquer les grandes lignes du métier pour qu'elle sache ce que sa mère attendait d'elle. Nous avons tout le temps de voir, ensuite, ce qu'elle préférerait : que je lui enseigne ce que je savais ou que je l'emmène en promenade et au cinéma.

Somme toute, je n'espérais rien d'autre que de passer un peu de bon temps en sa compagnie. Notez que je n'ai pas toujours été aussi bienveillante. Dans ma jeunesse, j'ai passé des nuits entières à faire travailler ma propre fille. Mais il faut croire qu'on se ramollit avec l'âge. Pour Verte, comme pour moi, je ne souhaitais plus que douceur de vivre et tranquillité d'esprit.

Nous avons fait la route à pied. J'habite une toute petite maison à deux étages dans une rue paisible. Au bout du couloir, la cuisine donne sur un jardin minuscule entouré de murs contre lesquels poussent des poiriers. Au début de l'hiver, je les taille soigneusement. Quand le printemps revient, ils se couvrent de fleurs blanches et mousseuses. À la fin de l'été, ils me donnent de grosses poires dures et sucrées que j'épluche pour le goûter.

Nous étions presque arrivées quand Verte a sursauté puis a ralenti le pas.

— Oh mince, a-t-elle dit, des garçons de ma classe. Qu'est-ce qu'ils font là ?

Devant nous s'avançaient deux gamins en baskets et en blouson.

— Bonjour madame, a dit le plus grand en souriant poliment, bonjour Verte.

— Bonjour Soufi, a répondu Verte en baissant le museau. Bonjour Vincent.

— On va au foot, a annoncé Soufi à qui on ne demandait rien.

Comme Verte ne pipait mot, je me suis permis de répondre à sa place.

— Eh bien nous, nous allons chez moi. Nous passons le mercredi ensemble.

— Tu en as de la chance, a dit Soufi à Verte, d’avoir ta grand-mère tout près de chez toi. Moi je ne vois la mienne que pendant les grandes vacances.

— De quel pays viens-tu ? ai-je demandé pleine de curiosité.

— De Bretagne. Mes grands-parents habitent Plouermel, ce qui explique que je ne les vois pas souvent.

Quand je pense que certaines personnes se plaignent du manque de politesse chez les jeunes ! Ce Soufi n’était pas seulement poli. Il était aussi spontané et gentil. Je suis tombée sous le charme. Si tu veux une grand-mère près de chez toi, mon garçon, je suis là. J’habite la petite maison entre la papeterie et la laverie. Tu n’as qu’à venir sonner chez moi dans l’après-midi. Nous t’attendrons à l’heure du goûter. Nous mangerons des crêpes, n’est-ce pas Verte ?

— Mmm, a fait Verte en baissant le menton comme si elle voulait le cacher dans sa veste.

— Et amène ton copain, ai-je ajouté.

— Merci madame, a murmuré le copain avec des mines renfrognées de grand timide.

— A tout à l’heure, a joyeusement lancé Soufi.

Les deux gamins ont continué leur route et j’ai fouillé dans mon sac pour en sortir mes clés. J’étais occupée à retourner un fatras d’objets divers à la recherche de mon trousseau quand j’ai remarqué que s’était installé entre Verte et moi un silence inhabituel. Depuis que nous avons rencontré ces garçons, Verte n’avait pas ouvert la bouche.

— Qu’est-ce qui se passe, Verte ? J’ai fait une gaffe ?

— Oh, pas vraiment. Mais je trouve bizarre que tu les aies invités. Je ne sais pas quoi leur raconter, moi, à Soufi et à Vincent...

— Ne t’inquiète pas, ce Soufi m’a l’air très capable de faire la conversation tout seul. Et tu seras sûrement contente de voir des jeunes de ton âge en fin de journée. Tu en auras par-dessus la tête de converser avec une vieille dame.

— Ma chère Mamie, a fait Verte en serrant ma vieille main dans la sienne, je ne m’ennuie jamais avec toi. Mais il faut que tu saches que même à l’école, les garçons sont d’un côté et les filles de l’autre. On ne se retrouve que pour jouer à la déli-délo. Les filles de ma classe n’invitent jamais les garçons chez elles. Elles en parlent, mais c’est tout.

— Et moi qui croyais que tu ne t’intéressais plus qu’aux garçons ! Je vois que ta mère a encore exagéré.

Je me suis excusée pour la forme. Dans le fond, j’étais plutôt contente de moi. J’avais vu au premier coup d’œil que Soufi était un brave gars. Et moi aussi j’aime rencontrer de nouveaux amis.

### 3

— Ma chérie, tu sais que ta mère m’a demandé de t’expliquer un certain nombre de choses...

Nous étions assises l’une à côté de l’autre sur le banc vert, dans mon petit jardin, à l’ombre légère des poiriers. Verte a secoué la tête d’un air las.

— Oui, je sais qu’elle s’est mis en tête de faire de moi une grande sorcière, que je sois d’accord ou non. Ce que je ne comprends pas c’est pourquoi elle ne se contente pas d’être une grande sorcière, elle.

Comme ça, elle pourrait me ficher la paix, à moi.

— Ma pauvre chérie, je crains que tu n’aies guère le choix. Tu es née sorcière et tu vas un jour te retrouver avec des pouvoirs. Il faudra bien que tu t’en arranges.

Verte avait l’air de plus en plus préoccupé.

— Vois-tu, Mamie, ce qui m’énerve le plus, c’est que je ne peux pas choisir. Ce n’est pas juste d’être obligée de faire des choses que l’on n’a

pas envie de faire. Je suis très bien comme je suis. Je ne veux pas changer. Je ne veux pas ressembler à Maman. Elle n'a qu'à se ressembler elle-même puisqu'elle se plaît tant.

— Ne te moque pas trop de ta mère. Tu lui ressembles forcément un peu, quoi que tu en penses. Elle t'a transmis ses dons à la naissance. Même si elle t'avait abandonnée, même si elle ne s'était jamais occupée de toi, tu deviendrais quand même une sorcière. C'est comme ça. C'est la nature.

— Je suis contre la nature, a dit Verte.

J'ai posé la main sur son genou.

— Alors la bataille est perdue d'avance, ai-je remarqué. La nature gagne toujours ce genre de petite bagarre.

— Tant pis, je me battrais quand même.

Décidément, cette tête de mule ressemblait *vraiment* à sa mère. À contempler son visage furieux, ses yeux fixés sur ses chaussures, ses poings serrés posés sur ses genoux, je me retrouvais trente ans plus tôt.

Je revoyais Ursule, ses révoltes et son obstination.

— Posons la question autrement, lui ai-je proposé. Qu'est-ce qui t'ennuie vraiment dans la sorcellerie ? De devoir ressembler à ta mère ?

Cette façon de voir les choses devait convenir à Verte parce qu'elle a levé les yeux vers moi en souriant.

— Oui, je ne veux pas de nez pointu, pas d'yeux de chat, pas d'attirail ridicule, pas de pouvoirs encombrants. Je veux seulement être moi.

— Je t'assure que tu peux très bien devenir une petite sorcière à ta façon particulière. Personne ne te demande de te déguiser. Rien ne t'oblige à ressembler à une chipie arrogante, ni même à te servir de tes pouvoirs. Mais il faut quand même que tu sois avertie. Ensuite, tu agiras comme tu le souhaites.

Cette fois, ma petite-fille a eu l'air soulagé. Elle a poussé un soupir, et j'ai vu ses épaules se détendre.

— Tu es sûre, Mamie ?

— Certaine, chérie.

— Bon, alors explique-moi tout de suite et après nous pourrons nous amuser.

— Allons-y. Je t'emmène dans mon atelier.

Nous sommes descendues par le petit escalier qui mène à la cave où j'ai aménagé mon atelier. Il y avait un certain temps que je n'y étais pas entrée. Les herbes folles avaient poussé au pied de la lourde porte de fer. La clé a grincé dans la serrure rouillée. La porte s'est entrebâillée sur une paisible obscurité. Mon atelier dégageait un parfum doux où se mariaient la poussière, la marguerite et le champignon.

## 4

Depuis quelques années, je descends de moins en moins m'isoler à la cave. Je n'ai plus besoin de travailler. Je reçois une retraite suffisante pour vivre et il faut vraiment que l'on me supplie pour que je me remette à faire des tours.

— La dernière fois que je suis venue, ai-je dit à haute voix, c'était pour donner un coup de main à Mme Arsène. La pauvre se disputait sans cesse avec son mari et ne trouvait plus aucun intérêt aux petits bonheurs de l'existence. Elle avait une mine affreuse et un caractère de plus en plus pénible.

— Qu'est-ce que tu lui as fait, à Mme Arsène ? a demandé Verte avec une pointe d'inquiétude dans la voix.

— Un tas de choses. Des crèmes et des lotions pour la peau et les cheveux, une potion pour la digestion, une autre pour le moral, des abonnements d'un an à des magazines distrayants...

— Il n'y a pas un gramme de sorcellerie dans tout ça, a protesté Verte. C'est à la portée de n'importe quel pharmacien ou de n'importe quel libraire !

— Ksss, kss, kss, petite ignorante. Je suis mille fois plus mystérieuse et mille fois plus efficace que tous les pharmaciens et tous les libraires du monde. En prime, j'ai envoyé quelques sorts désopilants sur sa maison, si bien que sa vie est devenue pendant quelques semaines une suite ininterrompue de joyeuses surprises, musique brésilienne au réveil, envol d'oiseaux multicolores sous ses fenêtres, escorte d'admirateurs devant sa porte, frigo fournisseur de menus diététiques et tutti quanti. Au bout de

trois semaines de ce régime, crois-moi, ce n'était plus la même. Elle avait rajeuni de quinze ans et elle s'était inscrite à un cours de danse africaine.

— C'est ça la sorcellerie ? Je croyais que ça ne servait qu'à empoisonner le chien des voisins.

— Tu vois bien que tu n'y connais rien ! Je savais bien que tu te faisais des idées fausses.

— Pas si fausses que ça. Maman passe son temps à fabriquer des mixtures pour enquiquiner les voisins.

— C'est ce qu'elle veut bien te laisser voir. Qu'est-ce qui te dit qu'elle ne fait pas autre chose, hein ? Et d'autre part, avec tout le respect que je dois à ta mère, je remarque qu'elle n'a pas une activité très intéressante, ni très variée. Elle n'est pas au meilleur de sa forme depuis quelques mois. Quelquefois je me dis que je devrais lui appliquer le traitement qui a si bien réussi à Mme Arsène.

Nous avons descendu les marches de pierre qui mènent à la cave. Autour de nous, dans la pénombre, se dessinaient les tables de travail surmontées par les étagères. Au centre de la pièce, suspendues au-dessus d'un petit feu ouvert, trônaient mes cornues.

— Veux-tu allumer ? L'interrupteur est à côté du téléphone, sur ta droite en entrant.

L'ampoule a un peu grésillé mais elle a tenu bon. J'ai jeté un regard satisfait autour de moi. Mis à part un fin tapis de poussière poisseuse, mon atelier avait fort bonne allure. Je ne suis pas de celles qui laissent derrière elles un ignoble désordre et j'ai toujours pris bien soin de mon lieu de travail.

— Regarde comme tout est propre, ai-je dit à Verte. Je répétais toujours à ta mère que son atelier devait demeurer aussi net que le bureau d'une secrétaire.

— ... a répondu Verte.

Je me suis alors tournée vers elle et j'ai constaté qu'elle regardait mon bon vieil atelier avec des yeux exorbités.

— Qu'est-ce que c'est que ÇA ? a-t-elle fini par demander d'un ton accusateur en tendant le doigt vers un mur.

— Eh bien, ce sont de petites chauves-souris. On les ouvre en deux et on les met à sécher pour les conserver. N'est-ce pas que c'est mignon, ces bestioles éventrées ? On dirait de petits manteaux taillés pour des gnomes.

— Et ces trucs, là-bas, dans les bocaux posés sur l'étagère ?

— Hum, ce sont des mandragores dans du formol.

— Mais c'est dégueulasse, on dirait de monstrueux petits hommes avec des racines.

J'ai toussoté, un peu gênée.

— C'est un peu ça, les mandragores. Des êtres à moitié végétaux, à moitié autre chose. D'ailleurs, elles poussent des cris quand on les déterre. Rigolo, non ? ai-je ajouté à mi-voix.

— Ignoble, a dit Verte. Ne m'en raconte pas plus, j'ai déjà envie de vomir.

Je n'avais pas l'intention de m'étendre plus longtemps sur les mandragores. C'est un sujet pénible. Les mandragores naturelles poussent au pied des gibets et des arbres aux branches desquelles se balancent des pendus. Pour quelqu'un qui n'est pas habitué, je conçois que c'est un peu révoltant. Pourtant il n'y a pas de quoi se monter la tête : on trouve aujourd'hui des mandragores de culture élevées sous serre en Hollande, et même des substituts synthétiques.

Mais ma petite-fille n'était pas d'humeur à écouter des arguments raisonnables. J'ai compris qu'il valait mieux que je me taise. Je me sentais de plus en plus piteuse. Je me demandais si cette visite d'atelier était vraiment une bonne idée.

Le regard de Verte allait des bocaux d'insectes aux bocaux de serpents. Il s'arrêtait par instants aux schémas de corps déformés affichés sur les murs. Il se heurtait aux griffes d'ours desséchées et aux pattes d'oiseaux suspendues par ordre de taille. Heureusement que j'avais abandonné mes élevages ! J'imagine sa tête à la vue des cages grouillantes de scorpions, de rats ou de scolopendres...

Parmi la rangée des boîtes de poudre (de plantes, d'os, de minéraux, d'organes), j'avisai une boîte de thé. Je pris la boîte d'une main et de l'autre j'attrapai une cornue pour y faire bouillir de l'eau.

— Une petite tasse de thé, ma chérie ? ai-je proposé. Du Darjeeling ?

— Jamais de la vie, a hurlé Verte.

Elle s'est assise lourdement sur un tabouret comme si ses jambes étaient soudain trop faibles pour la porter. Pauvre chérie, ses nerfs étaient en train de la lâcher.

— Mais enfin Mamie, comment peux-tu travailler dans un endroit aussi dégoûtant ? Toi qui es si gentille.

J'adore que ma petite-fille me dise que je suis « si gentille ». Quand je mourrai, quand je monterai au ciel pour rencontrer Dieu assis au milieu des justes, quand ils pèseront mon âme pour évaluer le poids de mes péchés, je leur rappellerai que, pour Verte, j'ai été « si gentille ». Et je suis bien certaine qu'ils me jugeront avec modération. Je n'espère pas profiter d'un palace au paradis. Mais enfin, je me vois bien installée dans une loge modeste, à l'entrée du jardin d'Éden, dans les courants d'air.

— Mon gros bébé, ai-je souri benoîtement, je ne vois pas ce qui te choque tellement ici.

— Comment, tu ne vois pas ? Mais regarde ! On dirait que tu as fait exprès de rassembler ici tout ce qui existe de plus répugnant et de plus morbide au monde. Qu'est-ce que tu peux faire avec ça ?

— Un tas de tours formidables, crois-moi.

— Mais quoi de beau, quoi de bon, quoi d'heureux pour les gens ?

La pauvre gamine ! Décidément, elle était bien jeune. Il fallait que je lui montre que les choses ne sont pas toujours aussi simples qu'elles paraissent. Et que de l'ombre peut naître la lumière.

— Tiens-toi tranquille cinq minutes sur ton tabouret. Et je vais te montrer ce qu'une bonne sorcière peut faire avec des horreurs séchées ou conservées dans un bocal. Ensuite seulement tu me jugeras.

Je voulais faire séduisant, simple et spectaculaire. J'ai choisi le tour de l'ombre bleue.

## 5

Pour être tout à fait franche, je ne me souvenais plus très bien du détail des opérations. La mémoire vacille avec l'âge et je manquais d'exercice.

Il a fallu que je me replonge quelques instants dans l'un de mes vieux cahiers.

Dès le début de ma carrière, j'ai pris l'habitude de noter soigneusement mes recettes et mes expériences dans de gros et solides cahiers. Ils contiennent aujourd'hui tout ce que je sais. Autant dire qu'ils constituent un rare trésor. Ursule m'a souvent demandé de les lui offrir. J'ai toujours refusé.

Ce qu'on ne fait pas pour sa fille, on est prête à le faire pour sa petite-fille. La naissance de Verte était venue bouleverser mon égoïsme. C'est donc à elle que j'ai décidé de les léguer. J'ai inscrit cette clause dans mon testament : « Pour Verte, les cinq gros cahiers intitulés *Tics et tactiques d'Anastabotte*, afin qu'elle en prenne grand soin et qu'elle honore ma mémoire ».

Le papier parcheminé crissait sous mes doigts. Il fleurait bon la conspiration nocturne. Quel plaisir de refaire les gestes anciens... Dans le deuxième cahier, j'ai retrouvé ma recette. Comme j'en avais le souvenir, l'ombre bleue faisait appel à un certain nombre d'ingrédients de mauvais aloi, tels justement la mandragore, la scolopendre, des baves diverses et différents fluides dont j'éviterai le détail pour épargner les âmes sensibles.

À la fois pleine de nostalgie et d'excitation, je chantonnais en attrapant sur les étagères le matériel nécessaire, végétal, minéral et animal. À moi le poil, la corne et le suc. J'ai coupé, râpé et écrasé. J'ai cuit, bouilli et frit. J'ai mélangé, séparé et distillé. J'ai mené à bien toute ma cuisine de sorcière. Rouge, décoiffée, les mains couvertes de poix brune, je devais avoir l'air d'une possédée.

— Oh Verte, j'ai presque fini.

Posée comme une chose sur son tabouret, Verte me contemplait avec une stupéfaction teintée de méfiance.

— Tu as fini QUOI ?

La pauvre chérie ! Emportée par ma vieille passion, j'avais oublié de lui présenter l'ombre bleue.

— Je vais faire naître une sorte de rêve téléguidé que nous allons envoyer à quelqu'un. Quand elle aura atteint cette personne, l'ombre bleue la fera disparaître quelques instants dans un tourbillon coloré.

L'opération est à la fois agréable et jolie. Et elle est sans danger. À qui veux-tu que je l'envoie ?

— Euh, je ne sais pas...

— Dépêche-toi ! C'est prêt !

— Alors à Soufi...

Une fumée dense, d'un très beau bleu lavande, a commencé à monter dans la cornue. Fluide et unie, gracieuse comme un être vivant, elle a glissé par le long bec de verre. Je l'attendais à la sortie. Je l'ai guidée par de larges mouvements des mains en psalmodiant un sortilège où revenait le nom de Soufi.

Au lieu de se disperser dans la pièce comme une vulgaire fumerolle, l'ombre bleue est restée entière, scintillante, traversée de cent nuances, semblable à une écharpe douée de conscience. Elle a dansé un moment devant nous avant de quitter l'atelier, traversant les murs comme si elle ne rencontrait aucun obstacle. Alors j'ai frotté les mains sur mon tablier, j'ai repoussé les mèches de cheveux qui pendaient devant mes yeux et j'ai demandé négligemment à Verte :

— Alors ?

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi magique, a-t-elle reconnu.

— Comprends-tu maintenant qu'avec ces choses que tu trouves répugnantes et morbides nous fabriquons des merveilles ?

— Je ne sais pas, a fait Verte. Je suis comme saint Thomas, je ne crois que ce que je vois. J'attends de retrouver Soufi.

— Souviens-toi simplement, saint Thomas en jupon, que le pouvoir de faire du rêve est à portée de ta main. Si tu veux t'en servir, bien entendu.

— Tu penses toujours à me faire la morale, hein ?

Cette petite raisonneuse ne se laissait pas convaincre au premier coup de bluff. J'ai nettoyé la cornue, j'ai rangé mes bocaux et mes outils et j'ai ôté mon tablier. Puis je me suis dirigée noblement vers la porte.

— Allez ma grande, viens avec moi. J'en ai fini pour aujourd'hui avec les démonstrations épatantes. Il est temps de préparer le déjeuner.

Nous sommes remontées à la lumière du jour, nous avons fait la cuisine en parlant de choses et d'autres, nous avons mangé face à face. Puis j'ai proposé à Verte de jouer dans le grenier. Elle passe des heures à farfouiller

dans les placards à la recherche de photos anciennes, de vieux vêtements et de tous ces objets curieux qui s'accumulent en désordre dans un grenier tout au long d'une vie. Pour ma part, je me suis confortablement installée au salon, dans mon vieux fauteuil de cuir, un livre ouvert sur les genoux.

Je somnolais paisiblement quand la sonnette a retenti. J'ai sursauté. J'ai regardé l'horloge. Quatre heures et demie, l'heure du goûter : c'était sans doute le garçon que j'avais invité, dans la rue, le matin même. Soufi. Je l'avais presque oublié, celui-là.

## 6

Au bruit de la sonnette, j'ai entendu une brève cavalcade dans les escaliers. Puis, plus rien. Verte s'était sans doute précipitée, puis arrêtée à mi-étage pour me laisser ouvrir la porte à son camarade.

— Je suis contente que tu sois venu, ai-je dit au jeune garçon qui se tenait sur le seuil, les bras ballants, le sourire avenant. Ton copain n'est pas avec toi ?

— Vincent est très timide, a répondu Soufi. Et sa mère n'aime pas qu'il soit invité chez des gens qu'elle ne connaît pas. Ça va, Verte ?

Ma petite-fille s'était enfin décidée à finir de descendre l'escalier et elle remontait le couloir en secouant la tête d'un air dégagé.

J'ai emmené les enfants dans la cuisine, je les ai fait asseoir à table et j'ai sorti du frigo un saladier de pâte à crêpes. Assise à côté de Soufi, Verte contemplait ses ongles avec un immense intérêt. En fait, nous attendions impatiemment toutes les deux que Soufi mentionne l'aventure incroyable qui lui était arrivée, tout à l'heure, quand une sorte de tornade bleue...

— Alors, vous vous êtes bien amusés au foot ? a fini par demander Verte d'un ton dégagé.

— Oui, oui... a répondu Soufi. L'entraîneur est génial. Mais...

Ce garçon était clairement troublé. Il fronçait les sourcils et semblait hésiter à raconter ce qui lui pesait sur le cœur. En fin de compte, il s'est lancé.

— Figurez-vous qu'il m'est arrivé tout à l'heure quelque chose d'incroyable.

— Ah oui ? a fait Verte d'une voix chevrotante tandis que je laissais un morceau de beurre noircir dans la poêle.

— Raconte-nous, mon garçon, ai-je proposé d'une voix amène en ôtant la poêle de la cuisinière avant qu'elle prenne feu.

— J'ai peur de passer pour un fou...

— Ici tu ne risques rien, a remarqué Verte. Nous avons l'habitude des dingues. Nous- mêmes...

— Eh bien, j'étais assis sur le banc de touche, en train de regarder un match amical, quand j'ai vu tourbillonner une sorte de colonne de fumée bleue. Elle s'est avancée directement vers moi, comme si elle me cherchait. On aurait cru qu'elle était intelligente. J'ai voulu me lever pour lui échapper mais j'étais paralysé. Arrivée sur moi, elle m'a enveloppé. À l'intérieur régnait une douceur tiède, parfumée, colorée. Je baignais là-dedans – comme dans un rêve. Puis, d'un coup, tout s'est arrêté. Et je me suis retrouvé par terre, assis sur les fesses, à l'autre bout du terrain de foot, sous le regard intrigué d'un copain qui s'appelle Kevin.

« Qu'est-ce que c'est que ce nouveau truc ? » a fait Kevin. « Un coup tu étais là-bas, maintenant tu es ici. Tu vas plus vite que la lumière ou quoi ? » Les autres étaient trop occupés par le match pour avoir remarqué ce qui m'arrivait. Kevin, quant à lui, n'arrivait pas à croire ce qu'il avait vu. Il a secoué la tête comme si je venais de lui faire une mauvaise blague.

« Toi, t'es un petit plaisantin, non ? a-t-il bougonné en me décochant un vigoureux coup de pied dans le bas du dos. Retourne sur ton banc, gros malin » Toute l'histoire n'a pas duré plus de deux

minutes, mais il me semble que j'ai vécu une expérience de dématérialisation. Comme si j'avais été enlevé par des extraterrestres.

Pendant le récit de Soufi, ni Verte ni moi n'avons pipé mot.

Verte souriait avec malice tout en couvant son ami des yeux. Je faisais allègrement sauter les crêpes qui volaient à travers la cuisine comme de fines raies Manta.

Soufi s'est arrêté de parler et il nous a regardés avec étonnement.

J'imagine que nous devions avoir l'air bizarre, toutes les deux, à le fixer en silence avec des yeux de mérou.

— Incroyable, a lancé Verte pour rompre le silence.

— Tu es peut-être somnambule, ai-je proposé. Tu t'es endormi, tu as rêvé et tu es allé toi-même à l'autre bout du terrain.

— Peut-être, a dit Soufi. Peut-être...

J'ai déposé devant lui une crêpe remarquablement réussie, croustillante sur le dessus et moelleuse en dedans.

— Un peu de sucre ?

Nous nous sommes empiffrés tous les trois jusqu'à n'en plus pouvoir. Puis j'ai suggéré à Verte de faire visiter le grenier à son ami.

— Le grenier, n'est-ce pas ? Pas la cave, hein Mamie, m'a lancé cette rigolote.

Les deux enfants ont disparu dans les étages et j'ai rangé la cuisine en attendant l'heure de ramener Verte chez elle. À cinq heures et demie, le jeune Soufi a frappé à la porte de la cuisine.

— Je viens vous dire au revoir, a-t-il dit en me tendant la main et en me regardant intensément sous le nez.

— Au revoir mon garçon, ai-je répondu en lui secouant la main. Au revoir, ai-je insisté.

Mais ce grand dadais ne bougeait pas. Il restait planté en face de moi, à me contempler comme si j'étais la huitième merveille du monde. Puis il s'est retourné vers Verte et l'a dévisagée.

— Verte ne vous ressemble pas beaucoup, a-t-il enfin remarqué.

Il semblait déçu.

— Elle ressemble peut-être à sa mère.

— Oh non, ai-je fait, pas tellement.

— À son père ?

— Tais-toi, petit malheureux.

— Excusez-moi, a fait Soufi avec un petit sourire gêné. J'ai l'impression que Verte ressemble à quelqu'un. C'est une idée fixe.

— Ce n'est rien, mon grand. Nous avons tous nos petites manies. Mais dépêche-toi de rentrer chez toi, ta mère va s'inquiéter.

Le soir, sur le chemin du retour, Verte a glissé sa main dans la mienne.

— Tu sais, Mamie, c'était une drôlement bonne journée.

— J'en suis ravie, ma chérie.

— Mais ça ne m'intéresse toujours pas de devenir sorcière. Je n'ai pas envie d'apprendre. Je préfère que ce soit toi qui fasses les tours. Ça te fait de la peine ?

— Oh non, ma puce, je n'ai rien à vendre. Du moment que tu es contente, toi...

— Moi, a-t-elle dit en sautillant à mon côté, moi je suis très contente. Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau et d'aussi drôle que l'ombre bleue. On recommencera mercredi prochain ?

— Je verrai, ai-je répondu.

En la laissant à sa mère, je n'étais pas mécontente de moi.

## 7

Le lendemain matin, je parcourais le journal en buvant un café bien fort quand le téléphone a sonné. À ma grande surprise, c'était Ursule. J'ai jeté

un coup d'œil à l'horloge de la cuisine. Huit heures du matin. Très tôt, trop tôt pour elle. À l'autre bout du fil, la voix tremblait d'excitation.

— Anastabotte, tu ne devineras jamais...

La veille au soir, Verte avait réussi à briser toute sa vaisselle sur un simple mouvement d'humeur. Elle avait ensuite déchaîné le vent contre les fenêtres de l'appartement. Bref, à ce que disait sa mère, elle venait de faire ses premiers pas de sorcière. Un peu tôt à mon avis. Pour une gamine qui n'avait aucune envie d'étudier, tout cela était prématuré.

— Les événements importants d'une vie ne doivent pas être prématurés, ai-je remarqué. Chacun doit arriver à son heure, ni plus tôt ni plus tard. Grâce à Dieu, la nature...

— Bon sang ! Arrête de me parler de Dieu à tout bout de champ ! a crié Ursule.

Et elle m'a raccroché au nez une fois de plus.

Le mercredi suivant, quand je suis venue chercher Verte chez ma fille, son accueil manquait de chaleur. Un petit bonjour maigrichon, un baiser du bout des lèvres, un sourire crispé collé au visage : ma petite-fille se méfiait de moi. Elle pensait sûrement que j'étais pour quelque chose dans la révélation qui lui était tombée dessus. Mais je n'avais pas l'intention de m'expliquer devant Ursule. J'ai attendu que nous soyons dehors.

— Je t'assure que je n'y suis pour rien. C'est arrivé, voilà, on ne va pas en faire une maladie.

— Et pourquoi je n'en ferais pas une maladie ?

— Parce que ça n'en vaut pas le coup. Qu'est-ce qui te rend si furieuse, dans le fond ?

Verte m'a jeté un regard accusateur.

Sa voix a chevroté légèrement. Je devinais que les larmes n'étaient pas loin.

— Moi je voulais être normale, rencontrer un garçon, me fiancer et puis me marier. Maintenant c'est fichu. Je vais devenir insupportable, toujours à manigancer des sales coups dans le dos des gens et personne ne m'aimera. Je serai toute seule toute ma vie, comme Maman.

La pauvre fille croyait sincèrement que sa mère était le modèle de toutes les sorcières du monde. J'adore Ursule, d'accord. Mais enfin, il

faut avouer que pour une gamine de onze ans, elle faisait un modèle plutôt déprimant.

— Espèce d'andouille, lui ai-je dit, personne ne t'oblige à vivre seule. Tu es libre de te comporter comme tu le souhaites. Tu es bien jolie et bien gentille, et même si tu n'es pas très futée, je te promets que tu rencontreras un brave garçon qui fera un bon mari.

— Comment ça je ne suis pas très futée !...

Verte s'est essuyé les yeux et elle a haussé les épaules en riant.

— Moi, ai-je dit, je me suis très bien entendue avec ton grand-père. Malheureusement il est mort trop tôt pour que tu le connaisses. Ta mère était encore une petite fille. Si tu veux des renseignements, demande à Mme Arsène ce qu'elle pensait de Gervais.

— Mais je n'ai pas de père, moi. Pourquoi ?

— Parce que ta mère est une tête de mule. Je crois bien qu'elle a été très amoureuse de ton père. Mais un beau jour, Dieu seul sait pourquoi, elle a décidé de s'en débarrasser. Elle ne l'avouera jamais mais je suis sûre qu'aujourd'hui elle le regrette.

— C'est de sa faute, a dit Verte. Je ne ferai pas comme elle.

— Tu feras ce qui te chante. D'ailleurs si je me fie à l'air éperdu avec lequel ce Soufi te regarde, je parie que tu auras bientôt plus de fiancés que tu ne l'imagines.

— Pfff, a fait Verte en inclinant la tête avec modestie, Soufi n'a rien à voir avec toutes ces histoires.

Deux heures plus tard, nous étions toutes les deux dans le jardin, penchées vers le sol, traquant sans pitié les mauvaises herbes parmi les fleurs. J'écoutais roucouler les colombes du voisin, un délicieux soleil de printemps me chauffait le cou et je réfléchissais à ce que j'allais préparer pour le déjeuner quand Verte a annoncé :

— J'ai demandé à Soufi de venir goûter avec nous. Ça ne t'ennuie pas ?

— Pas du tout. Mais auparavant j'aimerais avoir une discussion sérieuse avec toi sur ce que tu vas faire de tes pouvoirs. Si tu veux, je peux t'apprendre quelques tours. Pour commencer, je peux t'enseigner celui de l'ombre bleue. À moins que tu n'aies une meilleure idée.

— Justement, j'ai une idée. Voilà ce que je voulais te demander...

— Pas question de revenir dans le passé, ni d'autres blagues de ce type. Nous sommes des sorcières, pas des écrivains de science-fiction. D'accord ?

— J'ai compris. Mais je ne demande rien d'extraordinaire. Je veux juste retrouver mon père.

— Quoi !

— Ben oui, ça ne doit pas être si compliqué. On n'a qu'à fabriquer une sorte d'ombre bleue fureteuse et...

— Pas si vite, papillon ! Si ton père est toujours en vie, nous finirons bien par le retrouver. Mais imagine la tête de ta mère quand elle te verra bras dessus, bras dessous avec lui. As-tu pensé à ce qu'elle dira ? Et lui, crois-tu qu'il sera content de nous retrouver après toutes ces années d'absence ?

Verte a secoué la tête d'un air buté.

— Je me fiche pas mal de ce qu'ils pourront penser. Mon père est mon père et j'ai bien le droit de faire sa connaissance.

Elle a arraché sauvagement le pied de soucis qui dévorait mon massif d'impatiences. Sacrée gamine, elle désherbait comme une championne. Et elle n'avait pas tort. Maintenant qu'elle était sorcière à part entière, rien ne pouvait l'empêcher de partir à la recherche de son père. Je ne me sentais pas le droit de lui mettre des bâtons dans les roues.